

le montrent pas ! Il n'y a plus d'assassinats, plus d'empoisonnements, tout est calme. Ne prêtez aucune attention aux nouvelles que vous pouvez lire parfois dans les journaux au sujet des Zouaves. J'ai lu dernièrement dans *L'Ordre*, de Montréal, que des zouaves canadiens étaient aux frontières : c'est absolument faux, ils tous ici, dans la même caserne que moi.

* *

Le 18 mai 1868.

Hier après-midi a eu lieu, en grande solennité, l'inauguration du Cercle Français des Zouaves, rue Santa Chiara. Une foule de zouaves s'y sont rendus, ayant notre colonel Allet à leur tête. Beaucoup d'officiers. La musique du régiment y était aussi. Un zouave français a prononcé un magnifique discours, que je tâcherai de me procurer pour vous l'envoyer : ce discours était très touchant et très religieux. Mgr Daniel, un de nos aumôniers, a parlé aussi.

Tous ceux qui parlent français peuvent aller à ce Cercle, où il y a des jeux, même un gymnase ; une salle de lecture, une bibliothèque, et même enseignement de l'Italien trois fois par semaine ; théorie militaire, etc.

Et le prix ? Cela ne nous coûte que la peine d'y aller. Ce n'est pas cher. Il y a du tabac français, du papier, des enveloppes, plumes, encre, tout ce qu'il faut pour écrire ; nous n'avons rien à payer pour cela. Tous les Canadiens sont admis dans cette magnifique institution française ; tous ceux qui parlent français y ont accès, nous sommes tous frères, il n'y a aucune distinction de pays. Les salles sont superbes, tout y est fort bien aménagé pour notre agrément et notre bonheur. Il y a un président zouave, un vice-président zouave, tous dignitaires zouaves. Un Canadien a été nommé à une charge dans ce beau Cercle.

Je vous embrasse de tout cœur.

LÉON DES CARRIES.

LES LÉGENDES DE NOS ANCÊTRES

C'est un fait parfaitement avéré que nulle contrée n'a eu d'aussi fréquents rapports avec les revenants et les esprits, que nulle terre n'a engendré autant de feux-follets, vu courir autant de loups-garous que l'île d'Orléans. Délicieuses histoires, contes charmants, qui me rappellent les souvenirs de mon enfance, pourquoi vous laisserais-je dans l'oubli ? Pourquoi ma plume se refuserait-elle à retracer ces légendes naïves qui peignent si bien la bonne foi de nos ancêtres, leur esprit religieux, en même temps qu'elles rappellent leur noble origine.

Ceux qui nous ont légué ces contes, qui, depuis quelques années, commencent à se perdre dans la mémoire du peuple, les racontaient au bivouac, au milieu de la forêt, à la belle étoile, entre le combat du jour et celui du lendemain. Et ces héros, soldats aussi fiers sur le champ de bataille que citoyens paisibles à la chaumière, versaient des larmes en les transmettant à leurs enfants : car, pour eux, c'était le souvenir de leur belle Normandie ou de leur noble Bretagne, qui se retraçait à leur esprit. Ainsi donc, pourquoi ne les pas rappeler ?

Les feux follets se manifestent sous l'apparence de flammes, dont la couleur est loin d'être uniforme ; les uns la disent bleue, d'autres rouge, d'autres verte. Peu importe la couleur ; c'est un détail qui regarde les feux follets, et personne n'a le droit de leur imposer de règles là-dessus.

Mais il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, et que personne n'a songé à contester : c'est que le feu follet, dont le vol est rapide, les zigzags très nombreux, n'a d'autre ambition que d'attirer les gens dans les précipices. Triste prérogative que possède la lumière du feu follet, en commun avec bien d'autres lumières du siècle, moins brillantes peut-être, mais dont les dangers de séduction ne sont pas moins à redouter.

Rien qu'à cette particularité, qui pourrait douter que le feu follet ne soit autre chose que le malin

esprit ? Aussi la présence de ces diabolins enflammés aurait-elle été pour les habitants de l'île d'Orléans une source amère de désagréments, si leur esprit inventif n'eût découvert deux moyens aussi simples qu'infailibles de se débarrasser de leur présence importune.

C'est un secret, cela ;... et, à titre d'initié, mon indiscrétion me sera-t-elle pardonnée ?

A tout risque, voici la recette : Piquez une aiguille ou votre couteau sur la clôture, et le feu follet s'arrête tout court, comme par un charme. Alors de deux choses l'une : ou bien le feu follet se déchire sur le couteau, et par là même se délivre ; ou bien il s'épuise en efforts interminables pour passer par le trou de l'aiguille, et, dans l'intervalle, vous avez le temps de regagner votre demeure et de vous mettre à l'abri.

Ce n'est pas tout ; le diable trouvait encore bien d'autres moyens de s'immiscer dans les affaires des gens de l'île d'Orléans.

C'est ainsi, par exemple, qu'on le rencontrait parfois au bal, sous l'apparence d'un beau monsieur, tout habillé de drap fin, des pieds à la tête.

Dans cette circonstance, il gardait toujours ses gants pour cacher ses griffes, et son chapeau, pour dissimuler ses cornes ; et d'ordinaire il dansait avec la plus fringante des filles de la compagnie. Puis, au beau milieu d'une danse, voici ce qui arrivait : tout à coup un cri perçant se faisait entendre, et le beau monsieur faisait comme un éclair à travers une fenêtre, emportant avec lui quelque menu détail du ménage comme le four, par exemple. Quant à la demoiselle, elle en était quitte pour un coup de griffe. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que la présence accidentelle d'un enfant au milieu de l'appartement ne manquait jamais de trahir la présence du diable, tant le pauvre innocent criait et pleurait.

C'était quand on allait quérir le prêtre pour quelque malade durant la nuit, que le diable en faisait de ces efforts, — j'allais dire surhumains, — pour retarder l'arrivée du ministre de Dieu. Comme de raison, il jouait gros jeu, puisqu'il s'agissait pour lui, ni plus ni moins, que du gain ou de la perte d'une âme. Aussi que de choses n'arrivaient-il pas alors !

Ainsi, les chevaux, tout à coup et sans aucun à propos, se trouvaient dételés ; le harnais se retournait, et le lui-même bout pour bout ; des chandelles tout allumées apparaissaient, sur la tête du cheval.

En prévision de toutes ces aventures diaboliques, on n'allait jamais quérir le curé qu'avec deux voitures : si quelque accident survenait à l'une, l'autre au moins était encore disponible.

Combien de fois encore n'est-il pas arrivé qu'en allant à l'écurie, le matin, pour faire son train, on ait été tout surpris de trouver son cheval harassé, épuisé, blanc d'écume, avec le crin du cou et de la queue tout tressé. Il aurait fallu être bien naïf pour ne pas reconnaître encore là un de ces tours du lutin, qui profitait de la nuit et de l'absence des gens pour se promener à leurs dépens. Il est consolant d'ajouter que, pour lui faire passer cette fantaisie, il suffisait de verser un minot de son à la porte de l'écurie. Le lutin, homme d'ordre avant tout, avait le soin, en prenant congé du cheval, de remettre chaque chose à sa place comme il l'avait trouvée : tâche dont il s'acquittait à merveille et en homme scrupuleux. Or, pour parvenir à l'écurie désormais, il lui fallait bien mettre le pied sur le son, dont les grains se trouvaient par là dérangés.

Force lui était donc de remettre un à un tous ces milliers de grains en leur place, comme ci-devant ; durant ce temps, l'aurore venait, et adieu la promenade !

Heureusement qu'une occasion, comme il ne s'en présente guère, s'offrit un jour aux sorciers de l'île d'Orléans pour faire expier au diable une partie des mécomptes dont il s'était rendu coupable envers eux. Dans ce temps-là, on construisait l'église de Saint-Laurent. Or, près de cette église se trouvent les côtes de Saint-Laurent, dont la pente est abrupte et la montée difficile. Les chevaux en avaient tout leur raide à charroyer la pierre en ces endroits, et les habitants se plaignaient amèrement.

Le constructeur, fin matois et homme bien éduqué,

leur annonça un jour, pour faire cesser leurs plaintes, qu'il allait leur procurer un cheval bien fort, si fort, qu'il pourrait traîner à lui seul la charge de quatre chevaux ordinaires.

Aussitôt dit, aussitôt fait : voilà notre homme qui s'enferme pendant quelque temps à l'écart, sans doute pour lire le *Petit Albert*. C'est un livre extraordinaire que celui-là, et qui contient des choses fort merveilles, entre autres un chapitre tout écrit avec des croix !

Peu de temps après, l'entrepreneur revint, conduisant par la bride un cheval si beau, qu'on n'en avait jamais vu de pareil. Et alors il dit aux habitants :

— Or ça, faites-le travailler sans pitié ; mais, pour aucune raison au monde, il ne faut le débrider. Qu'il piaffe, qu'il rue, qu'il hennisse, n'importe ; ne lui ôtez pas sa bride, pas même pour le faire boire.

Le cheval fut confié aux mains d'un jeune homme, qui se mit à charroyer la pierre, et tout allait à merveille.

Mais, pendant tout ce temps, le pauvre animal avait l'air si fatigué, si exténué, il paraissait tant souffrir du besoin de boire que, vers le soir, son conducteur — jeune gars inexpérimenté comme tous ceux d'alors, et probablement d'aujourd'hui — se laissa toucher de pitié et le conduisit au ruisseau voisin pour le faire boire. Jusque-là, ce n'était pas mal ; mais, comme le pauvre faisait mine de ne pouvoir avaler avec sa bride, voilà notre étourdi qui la lui enlève : et aussitôt, plus de cheval ! il se précipite dans le ruisseau voisin, transformé en anguille, et... cours après.

Heureusement qu'à cette heure les pierres étaient toutes charroyées, à l'exception d'une seule qui, depuis lors, a toujours manqué à l'édifice.

HUBERT LARUE.

L'ORDRE DES ÊTRES

Habités que nous sommes aux splendeurs de la nature, nous n'étudions jamais trop l'ordre qui y préside, mais pour peu que nous arrêtons notre raison sur ce superbe problème nous restons surpris d'admiration et saisis d'une indicible idée du beau dans son acception la plus complète. Notre esprit, en effet, insatiable de cette beauté qu'il désire sans jamais assez la chercher, se plaît en trouvant l'ordre du vrai dans le beau qui l'entoure.

Si nous considérons séparément les êtres, si nous étudions l'analogie qui existe entre eux, nous y voyons un lien, qui, des derniers échelons de la matière, nous conduit graduellement jusqu'aux domaines ultimes de la métaphysique.

De même que certains minéraux se rapprochent de certaines plantes, de même aussi nous trouvons des végétaux qui ressemblent aux minéraux. Et le règne végétal dans ses degrés supérieurs offre de singulières analogies avec le règne animal. Il y a des plantes pourvues du mouvement spontané qui pour être automatique, n'en est pas moins réel ; les cellules embryons de certaines plantes marines, par exemple, au moment où elles sortent de leur plante mère, sont animées de ce mouvement spontané d'une façon très caractéristique. Certains animaux se fixent sur les rochers où ils semblent pousser comme des plantes. Et remontons aux animaux supérieurs : la sensibilité de plus en plus parfaite, rapproche l'animal de l'homme, la manducation est l'anneau frappant qui unit les deux règnes et cet anneau fait que malheureusement plusieurs hommes se rapprochent plus de la brute que de l'homme.

Dieu qui mit l'ordre dans son œuvre voulut aussi mettre de l'ordre dans son œuvre à lui. Il descendit sur la terre et l'unit au ciel par Marie ; il établit un lien entre l'homme et sa chair par l'institution de l'Eucharistie. Et la chair du Christ, sauveur des hommes, immolée sur nos autels, s'unit au Verbe éternel par l'incarnation. Et le Verbe éternel lui-même s'unit à l'essence divine par la génération éternelle des personnes de la Trinité Sainte.

JOSAPHAT VERNER.